

—Ne le croyez pas, monsieur de Valnac. Il y avait chez M. de Saint-Dutasse de nobles aspirations. La preuve en est que, six semaines après notre retour du château de Gibrinoff, il fut pris d'un profond désespoir de ne plus se sentir un sabre lui battre les mollets. C'était un loyal serviteur du Roi et un brave soldat qu'on avait eu tort de sacrifier fort légèrement. Son plus gros crime était d'avoir froissé l'aristocratie et stupide orgueil d'une trop noble compagnie d'élite. Il mit donc en compagnie tout le ban et l'arrière-ban des gens de sa connaissance qui, pour lui, remuèrent ciel et terre. Ils firent tant que M. de Saint-Dutasse fut réintégré dans son grade... c'est-à-dire non, je me trompe, car on ne lui rendit pas pleine justice.

—On le fit donc descendre d'un cran ? demanda M. de Valnac.

—Oh ! non : l'injustice consista en ce qu'on n'osa pas le replacer dans les gardes du corps. Au lieu de l'admettre à nouveau dans ce qu'on appelait la Maison du Roi, on le fit passer dans l'armée.

—Alors son grade dans les gardes du corps lui donnait droit à un avancement dans l'armée ? dit Francis.

—M. le comte a parfaitement raison. Aussi, un beau matin, M. de Saint-Dutasse reçut-il avis qu'il était nommé chef d'escadrons dans un régiment de dragons. En même temps l'ordre lui était enjoint de rejoindre sous quinze jours son corps qui tenait garnison à Lunéville.

—Quel âge avait alors ton maître ?

—Dame ! il trichait bien un peu en accusant quarante ans, mais il était si jeune d'allures, si frais, et tant coquet... surtout quand il avait passé par mes mains... que cette petite supercherie lui était permise.

—Au fond, il en avait ?

—Quarante-neuf ou cinquante. Il profitait de ce que la tourmente révolutionnaire avait anéanti bien des registres de paroisses... pour escamoter une dizaine d'années. "On n'a que l'âge que l'on paraît," disait-il. Et de fait, à voir sa vigueur, son agilité et son incroyable activité, on n'aurait pas osé lui donner son demi-siècle.. Ah ! quel beau cavalier ! et quel valseur il était, en dépit, de la cinquantaine !... Du jarret comme un cerf... et un cœur de jeune homme !...

—Donc, vous vous rîtes en route pour Lunéville ? demanda Francis pour couper court à l'éloge posthume du défunt de Saint-Dutasse.

—Oh ! pas tout de suite. L'ordre de rejoindre nous accordait un délai de quinze jours, que mon maître comptait employer à l'achat de ses chevaux. Il n'eut pas même ce soin à prendre ; car, parmi tous ceux qui l'aimaient ou qui le craignaient, ce fut à qui apporterait sa quote-part à la souscription intime qui s'organisa pour offrir ses montures à celui qu'ils appelaient "Notre cher cavalier." Ah ! monsieur de Valnac, si vous saviez les trois splendides bêtes de race qui arrivèrent ainsi, sans bourse délier, à M. de Saint-Dutasse ! Mon maître les confia au plus expert maquignon qui lui fut recommandé, pour les conduire à petites journées à Lunéville.

Et Bourguignon, s'enthousiasmant au souvenir, répéta sur tous les tons de l'admiration :

—Ah ! quelles bêtes ! quelles bêtes ! On eût payé cinq mille francs chacun de ces chevaux qu'on aurait fait une excellente affaire.

Puis, se calmant :

—Si je vous donne tous ces détails, c'est qu'ils sont utiles

pour ce qui va suivre. Enfin, arriva le jour du départ. Bien pourvu de tout, lingo et effets... encore par souscription... muni surtout de ses uniformes, chefs-d'œuvre d'élégance qui sortaient des mains du premier tailleur en vogue de Paris, M. le chevalier monta en chaise de poste, gai comme un vrai pinson. Tout le long du voyage il fut charmant, car de Paris à Lunéville il ne cessa de chanter et de rire.

—Enfin, vous arrivâtes à Lunéville ! interrompit encore M. de Valnac, agacé par tous ces préambules.

—Avant de continuer plus loin, il me faut d'abord bien vous préciser ce qui attendait M. de Saint-Dutasse à son arrivée au corps. A cette époque, en 1819 enfin, bien que la chute de l'Empire eût déjà quatre ans de date, les cadres d'officiers étaient encore, pour les neuf dixièmes, composés d'officiers qui avaient guerroyé avec le grand capitaine. Ils s'étaient rangés sous le drapeau blanc, car, pour eux, il représentait la France... la patrie ; mais, au fond, ils en voulaient à ceux qui le leur avaient imposé.

Faute de pouvoir s'en prendre au nouveau gouvernement leur rancune s'en donnait à cœur joie sur ceux qu'ils appelaient ses créatures. En somme, ils avaient un peu raison. Car, dès qu'une vacance s'offrait, au lieu qu'elle fût comblée à l'avancement, il arrivait que l'ayant-droit voyait sa place prise par un protégé des Tuileries qui, pour tout état de service, ne pouvait que protester de son ardent royalisme.

La maison du roi avait d'abord été créée comme déversoir pour ces gens, tous hommes de courage et d'honneur, mais, en réalité, militaires de pacotille. Malheureusement le nombre en était tel que, les corps d'élite se trouvant au complet, il avait bien fallu caser le trop plein dans l'armée, où il venait couper l'herbe sous le pied aux malheureux officiers bonapartistes dont l'avancement était arrêté.

—Bien, je devine ce qui était réservé à ton maître, dit Francis.

—Ceci posé, je continue, reprit le valet. Quand mon maître entra à Lunéville, ses chevaux y étaient arrivés de la veille et le maquignon les avait déjà promenés dans le quartier du régiment. A la vue de ces magnifiques bêtes, il y eut d'abord un cri d'admiration... puis un murmure d'envie et de rage quand on sut qu'elles appartenaient à M. de Saint-Dutasse, le nouveau chef d'escadrons expédié par la cour.

—C'est quelque blanc-beu ! se disait-on.

Parmi tout ce monde de cavaliers, — je parle des officiers, bien entendu, — il ne fut bientôt plus question, même avant de l'avoir vu, que du nouveau promu, le mirliflor, l'officier de bon-doir, le protégé des Tuileries, qui allait venir, à en juger par ses chevaux, faire grand flâta de son luxe et de son aristocratique nullité militaire.

Bref, mon maître n'avait pas encore paru à son corps que déjà ses chevaux lui valaient un bon nombre d'ennemis.

Le chevalier ne perdit pas de temps. Dès son entrée à Lunéville, il fit à son colonel la visite réglementaire et envoya sa carte aux officiers supérieurs. Le lendemain matin, il arrivait sur le champ de manœuvres pour prendre la tête de ses escadrons, monté sur un de ses magnifiques chevaux et dans une petite tenue de la plus élégante coupe... Ah ! le beau cavalier qu'il faisait !

Et Bourguignon, repris d'une admiration rétrospective, s'écria en joignant les mains :

—Oh ! oui, quel beau cavalier ! monsieur de Valnac. Oh !